

_____ Titres _____

Robert Marteau – Jacques Darras – Michel Deguy

SIX TAUREAUX SUR L'AIRE

Aire-sur-l'Adour, dimanche 18 juin 2000 - 17 h 30, corrida de toros : 6 Toros de Palha pour les matadors S. Fernandez Meca, J. Ignacio Ramos, J. José Padilla.

Un homme dans la cinquantaine, plutôt corpulent, portant un anneau au lobe de l'oreille gauche, à quelqu'un qui lui souhaite : Belle corrida, répond qu'elle ne sera sûrement pas belle, mais pleine d'émotion. C'est que nous sommes venus pour voir combattre des Palha et qu'aucun de nous ne doute de l'après-midi qui s'annonce. Le toril s'ouvre et la première bête lentement s'extrait de l'ombre pour aborder l'ocre soleillé de la piste de sable. Il fait beau, un vent soyeux, bleuté par la pureté du ciel, fait parfois frémir les hautes cimes des peupliers qui bordent l'Adour. C'est Meca qui la prend dans son étoffe, la séduit et la force, et la mène au cheval qui, bousculé et renversé, une fois remis sur ses jambes doit être renvoyé hors du cirque. Tout de suite on entend l'exclamation : Ça, c'est une corrida ! C'est-à-dire que c'est un combat où les hommes vont avoir à mettre tout en œuvre pour, se jouant la vie, la sauver, face à des bêtes qu'on n'a plus accoutumé de voir sortir sur le sable. Nous sommes là, sur nos bancs, suspendus aux péripéties du drame. Ce sont des armes en forme de cornes que portent au front les Palha que des belluaires seuls peuvent oser affronter, les premiers rôles imposant dans leurs contrats les élevages qui leur conviennent. J'étais à Floirac à l'occasion de l'Oreille d'or où les deux enfants devenus grands, je parle de Juan Bautista et El Juli, en compagnie de « Julito » (Julio Aparicio, le fils) faisaient face à six Domingo Hernández. C'était beau parfois, et plus souvent joli : bien que danger il y eût – qui en douterait ? — nul n'en ressentait pourtant la présence. Peu d'émotion, un jeu d'enfants virtuoses (comme de ces jeunes pianistes qu'on entend se produire aujourd'hui) qui donnent en professionnels qu'ils sont un spectacle taurin. Rien à voir avec ce qui se passe sur la piste d'Aire. Même à Madrid, d'après les comptes rendus que je lis, on n'a plus l'occasion de voir des choses pareilles. Ça, c'est une corrida ! Il y a des taureaux ; il y des hommes qui, surmontant la peur (*sursum corda* !), ayant répété le signe de la croix, sortent (Comment sortir ? – C'est facile. Il suffit de se penser déjà mort), provoquent la charge, plient la masse avec le tablier orange et rose, la soumettent, lui signifient que muscles et cornes, pattes et mufler, auront affaire avec quelqu'un. Qui c'est ? Jamais nous ne saurons ce que l'animal, d'abord étonné, maintenant furieux, perçoit de ce qui le leurre. Haute tension. Intensité. Le temps n'est pas à la broderie. Où nous menez-vous ? – À la mort. Mais pas du tout. Nous sommes là (nous, ce sont Meca, Ramos, Padilla) pour tuer chacun deux taureaux portugais et pas pour mourir. Nous sommes payés pour

conduire proprement jusqu'à la mort des bêtes innocentes, certes, mais qui sont des fauves furieux de se trouver pris en ce piège de planches avec du clair et du sombre, et parfois de la fanfare et des cris. – Qu'est-ce que tout cela ? Un taureau ne pose pas de questions. Il fournit les réponses qu'une complexe genèse lui a octroyées en le faisant, en le formant. Quelque chose se dérobe qu'il faut supprimer. Idée fixe. Un taureau n'a pas d'idée. Il ne fait pas non plus n'importe quoi. Il pare au plus pressé : se défend, attaque, attend en grattant ; se sentant trompé, urine. A-t-il peur ? C'est bien possible. On dit que c'est seulement parce qu'il a peur qu'il combat ; et c'est parce qu'il a peur et qu'il est seul qu'il prend le plus court chemin : foncer droit devant pour supprimer l'ombre, le fantôme qui effraie. Penseriez-vous vous mettre dans la peau d'un taureau ? Souvenez-vous qu'il avait fallu tuer l'âne aux crottins d'or avant de pouvoir l'habiter. À nous qui avons pour profession de tuer les taureaux selon les règles, nous avons à nous penser morts pour en sortir vivants. Vous, spectateurs, qui nous payez pour que nous accomplissions artistiquement cette besogne, vous en voulez pour votre argent. C'est pourquoi nous admettons aussi bien vos sifflets et vos insultes, et vos insolences, que vos applaudissements. Non, nous ne vous proposons pas de descendre à notre place parce que ce n'est pas votre métier de gagner votre pain en vous exposant à la mort. Après avoir à juste titre porté aux nues mon collègue Meca, vous m'avez hué, moi, Ramos, parce qu'au deuxième taureau, auquel vous m'avez applaudi aux banderilles, vous n'avez pas été contents de mon travail à la muleta. Je ne suis pas en haut de l'échelle, c'est vrai, et je ne sais pas si quelqu'un de ceux qui m'y précèdent aurait mieux fait, mais j'ai fait de mon mieux, la bête étant réellement dangereuse, refusant de suivre et de passer. Ses armes vous impressionnaient ; je devais les oublier. Qu'en a-t-il été ? Avec le chiffon je lui ai mis le mufle dans le sable, la contraignant à virer court pour l'empêcher à la fois de fuir et, me découvrant, de m'attaquer pour ma propre mise à mort. Je l'ai, tant bien que mal, pliée ; tant bien que mal rompue, assez comme vous avez pu le constater pour la planter immobile sur ses quatre pattes ; assez pour que je puisse me profiler sans qu'elle s'ébranle, et pour que je puisse entrer en sortant, et en m'en sortant, parce que ce qu'on appelle le berceau des cornes était un arc qu'ouvraient deux estocs. Vous m'avez honni, mais je suis vivant. Je suis même fier d'avoir surmonté ma peur et d'avoir pu conserver ma totale présence d'esprit et ma faculté de jugement face au dangereux problème qu'il me fallait immédiatement résoudre. Le sort a fait que me sont échus deux animaux peu maniables, dont la noblesse propre à la caste avait tourné au ressentiment. Je me suis mis devant des Palha, comme autrefois on se mettait devant des Miura. Vous qui composez le public, quand vous les avez vus l'un après l'autre sortir du toril un peu trop méfiants, horripilamment encornés, vous avez senti le frisson. Admettez-le, ça n'arrive pas tous les jours. Nous étions payés pour venir combattre, et non pour nous adorer : nous le savions, vous le saviez. Il vous l'avait dit, l'homme à la boucle d'oreille : Ce ne sera pas une belle corrida, mais il y aura de l'émotion. Il y a de l'émotion quand il y a danger : les plus mauvais taureaux sont les plus dangereux ; ils sont les plus dangereux parce qu'ils sont les plus avisés. Ils se sont avisés de votre présence derrière cet éventail qui n'est pour eux qu'un trompe-la-mort. Même moi qui ai fait le plus mauvais travail de l'après-midi, je considère que vous avez assisté à une vraie corrida. Et ceux qui ont crié : Ça c'est une corrida ! ils avaient raison. Nous autres, malgré l'effroi, nous ne savions qu'admirer ces bêtes sauvages, ces fauves, ces puissants animaux comme juste sortis des mains du Créateur et qui n'ont pas une fois plié les genoux, si ce n'est pour mourir. Certes, pour ce qui est des deux miens, j'aurais voulu

les conduire mieux à une plus belle fin, leur faire miroiter l'illusion de façon plus ornée et ornementale, les anesthésier en quelque sorte par la beauté de mes figures et ornements afin qu'ils entrent dans la mort quasiment dans l'extase et nous soient un exemple à notre heure venue. C'est par le *temple* que se bâtit le temple, c'est connu ; mais il faut pour cela que le spécimen de la race que vous avez devant vous ait mûri son minuscule grain de noblesse. Alors il répond à votre incitation intellectuelle, réfléchie, apprise, après qu'on a eu en soi-même décelé la vocation ; que vous a appelé à travers la nuit champêtre le beuglement du taureau celtibère, et que vous n'êtes pas grand-chose, mais que lui, magiquement, par son effrayante beauté et sa mort offerte peut faire de vous non seulement quelqu'un mais un véritable héros, dans le sens où le héros ne prend vie que devant le danger et face à la mort quand bien même pas plus que le soleil elle ne se regarde en face.

Robert Marteau
juin 2000